

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Le parfum de Madame Hétu

Mélissa Anctil

Volume 20, Number 1, Spring–Summer 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13290ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Anctil, M. (1997). Le parfum de Madame Hétu. *Lurelu*, 20(1), 9–9.



Madame Hétu s'engouffra dans la lourde porte tournante et, en moins d'une seconde, lui sembla-t-il, elle fut projetée à l'intérieur d'un magasin ultra-chic du centre-ville. Légèrement étourdie, elle se ressaisit quelques secondes, puis s'engagea d'un pas délibéré dans l'allée principale. Elle s'était réveillée ce matin-là avec l'envie bien ancrée de s'offrir un petit quelque chose.

En ce samedi avant-veille de Noël, le rez-de-chaussée fourmillait de personnes de tous âges dont les regards brillaient de lueurs à la fois avides et exaspérées. Tous se pressaient autour des comptoirs de parfums, de bijoux et d'accessoires divers, alors que les vendeuses débordées s'empressaient de servir de leur mieux les clients impatients. Des guirlandes démesurées pendaient du plafond et des dizaines de sapins, dispersés sur tout l'étage, clignotaient continuellement. En plus du brouhaha de la foule, du cliquetis des caisses enregistreuses, des téléphones qui sonnaient, trois cantiques de Noël jouaient simultanément.

Madame Hétu fit deux fois le tour d'un comptoir de parfums et parvint finalement à s'infiltrer parmi les gens qui attendaient d'être servis. Des dizaines de bouteilles de formes différentes s'étaient devant elle et le puissant mélange d'odeurs lui donna instantanément mal à la tête. Elle voulut faire vite car elle pressentit qu'elle ne tiendrait pas longtemps dans cette cohue. Elle s'empara d'une bouteille qu'elle trouvait jolie et s'aspergea le poignet. Elle attendit quelques secondes, puis huma. Elle fut immédiatement conquise et ravie d'avoir fait si vite, attendit patiemment de passer à la caisse. Le parfum, curieusement, n'avait pas de nom et la vendeuse lui expliqua qu'il n'y avait aucune publicité pour ce produit qui venait tout juste d'arriver d'Europe.

En se retournant, elle s'aperçut dans un des nombreux miroirs du magasin et resta saisie : il lui sembla qu'elle avait l'air d'une folle ; son manteau paraissait trois tailles trop grand pour elle, et sa tête, toute minuscule. Elle erra ensuite dans le labyrinthe de comptoirs, hypnotisée par les étalages colorés et étincelants. Cependant, elle ne se sentait pas très bien : son corps était parcouru de picotements et elle se demanda si elle ne faisait pas une réaction allergique à son nouveau parfum. Elle décida quand même de monter au premier étage voir les vêtements. En se dirigeant vers l'escalier roulant, elle trébucha : inexplicablement,



: Dominique Jolin

ses pieds flottaient dans ses bottes.

Debout, dans l'escalier, elle avait l'impression d'être entourée de géants qui menaçaient de la piétiner. Au premier étage, elle vira à droite vers le rayon des dames. Elle avançait en clopinant, ayant de plus en plus de mal à garder ses bottes à ses pieds. De plus, elle avait l'impression que son manteau pesait une tonne et elle remarqua avec détachement, comme dans un rêve absurde, que les manches étaient maintenant beaucoup trop longues et que les pans lui battaient les chevilles. Elle arriva enfin au rayon des dames et erra parmi les vêtements, hésitante et de plus en plus oppressée. Au détour d'une allée, elle fut presque renversée par un gros monsieur qui cherchait sa

femme et qui semblait ne pas l'avoir vue. Elle chercha une chaise aux alentours pour se remettre un peu. N'en trouvant pas et craignant de se trouver mal, elle se résolut à prendre une robe et à aller dans une cabine d'essayage où elle pourrait se reposer quelques minutes avant d'affronter à nouveau la foule et de rentrer chez elle. Elle dut attendre en file avec une dizaine d'autres dames. Au bout de quelques minutes d'attente, elle se retrouva première de file et la préposée lui remit un petit cintre de plastique en lui indiquant une porte ouverte, au bout tout à fait. Elle entra dans la cabine, accrocha la robe et se laissa tomber avec soulagement sur le tabouret. Comme elle se sentait petite ! Elle se regarda fixement dans la glace rectangulaire : elle avait l'air si perdue dans son grand manteau. D'ailleurs, tout lui paraissait lointain : les murs et la porte semblaient hors d'atteinte, les bruits s'atténuaient graduellement et elle eut l'impression qu'elle ne pourrait jamais se relever.

Impuissante, elle se laissa aller à la torpeur qui l'envahissait et s'endormit, le menton appuyé sur la poitrine.

Les salles d'essayage furent bondées toute la journée mais personne ne prêta attention à la porte du fond qui restait fermée. Après la fermeture, la préposée, en faisant un dernier tour des cabines, fut surprise, en entrant dans celle du fond, de trouver un tas de vêtements, une paire de bottes, un sac, des gants, un foulard. En touchant au manteau, il lui sembla qu'il était encore chaud. Perplexe, elle conclut qu'il s'agissait d'un vol et, craignant d'être réprimandée par ses supérieurs, elle mit le tout dans des sacs de plastique et alla les porter aux objets perdus où personne ne vint jamais les réclamer. ♀